

## Romantisme et éco-poétique

Michel Collot, Université Sorbonne Nouvelle 

*RELIEF – Revue électronique de littérature française*  
Vol. 16, n° 1 : « Littératures francophones & écologie :  
regards croisés », dir. Aude Jeannerod, Pierre Schoentjes  
et Olivier Sécardin, juillet 2022

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press

Site internet : [www.revue-relief.org](http://www.revue-relief.org)

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

### Pour citer cet article

Michel Collot, « Romantisme et éco-poétique », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 16, n° 1, 2022, p. 9-19.  
[doi.org/10.51777/relief12337](https://doi.org/10.51777/relief12337)

# Romantisme et éco-poétique

MICHEL COLLOT, Université Sorbonne Nouvelle

## Résumé

La réception du romantisme par l'éco-poétique contemporaine est partagée entre deux tendances opposées : d'un côté la reconnaissance d'une filiation voire la revendication d'un héritage ; de l'autre une méfiance, voire un rejet, qui témoigne d'une certaine méconnaissance de la complexité et de la diversité du romantisme. Le sentiment romantique de la nature est souvent soupçonné de reconduire une attitude anthropocentrique voire égocentrique à l'égard de la nature. Cet article vise à montrer que, loin d'être la simple projection des affects du sujet sur le monde extérieur, ce sentiment résulte d'une interaction entre le dedans et le dehors, dont le paysage est le lieu privilégié, et qui engage un état du corps autant qu'un état de l'âme. Relisant à la lumière de l'éco-poétique quelques-unes de ses expressions les plus radicales, choisies chez Wordsworth, Shelley, Byron, Goethe, Senancour, Guérin ou George Sand, nous y faisons apparaître un lien viscéral entre l'être humain et son environnement, illustrant la contribution du romantisme à l'émergence d'une conscience écologique.

La réception du romantisme par l'éco-poétique contemporaine me semble partagée entre deux tendances opposées : d'un côté la reconnaissance d'une filiation<sup>1</sup> voire la revendication d'un héritage<sup>2</sup>, qui peut aller jusqu'à une tentative de récupération ; de l'autre une méfiance, voire un rejet, qui témoigne d'une certaine méconnaissance de la complexité et de la diversité du romantisme. Plutôt que d'en rester à cette opposition, il me paraît préférable d'engager un dialogue entre l'éco-poétique et la tradition romantique. Il s'agira ici pour moi d'examiner dans quelle mesure la première peut éclairer certains aspects de la seconde, mais aussi de chercher ce que cette relecture du romantisme peut apporter à l'éco-poétique.

Je me garderai de prêter aux romantiques une conscience écologique à proprement parler, même si plusieurs d'entre eux ont dénoncé les méfaits de l'industrialisation naissante et ont milité pour la protection de certains territoires. Je parlerai plus classiquement de leur « sentiment de la nature ». Il se distingue de la préoccupation environnementale en ce qu'il implique le sujet dans un rapport intime à la nature, alors que l'environnement reste extérieur à lui. Je montrerai qu'il ne se réduit pas à la caricature qu'on en donne trop souvent et que ses expressions les plus intéressantes rencontrent des enjeux majeurs de l'éco-poétique et sont susceptibles d'enrichir et peut-être d'infléchir son approche de la littérature. Il y a donc à mes yeux une certaine actualité du sentiment romantique de la nature, que l'éco-poétique a parfois tendance à juger obsolète voire indésirable.

Pourtant nombreux sont les penseurs de l'écologie qui ont reconnu leur dette envers le romantisme. Dès 1977, dans un essai précurseur sur « la nature de la Nature », Edgar Morin

- 
1. Voir le titre d'un des premiers manuels d'écocritique : *The Green Studies Reader. From Romanticism to Eco-criticism*, éd. Laurence Coupe, Londres / New York, Routledge, 2000.
  2. Voir par exemple Kate Rigby, *Reclaiming Romanticism. Towards an Eco-poetics of Decolonization*, Londres / New York, Bloomsbury Academic, 2020.

louait « les romantiques, authentiques gardiens de la complexité », d'avoir senti qu' « il nous faut retrouver la Nature pour retrouver notre nature<sup>3</sup> » ; plus récemment, Bertrand Guest, étudiant les « révolutions » introduites dans notre vision du cosmos par Humboldt, Thoreau et Reclus, qualifie notre époque, « sensible » au « sort commun des hommes et des milieux naturels », de « pleinement romantique<sup>4</sup> ».

On peut donc se demander avec Claire Jaquier « si le romantisme ne constitue pas l'horizon indépassable de l'écopoétique<sup>5</sup> ». L'un des premiers à l'avoir affirmé est Jonathan Bate, qui a consacré en 1991 un essai à l'écologie romantique, plaçant Wordsworth à l'origine de la tradition environnementale<sup>6</sup> et faisant de lui le père fondateur d'une poésie pensante qui interroge notre façon d'habiter la terre<sup>7</sup>. Bate parle à son propos d'une « écopoésie », qu'il oppose à l'esthétique pittoresque : alors que celle-ci faisait du paysage un spectacle extérieur, Wordsworth pense que l'esprit humain fait partie de la nature et explore la relation entre perception et création, les réseaux qui relient l'espace mental et l'environnement<sup>8</sup>. C'est notamment pour mettre l'accent sur cette dimension phénoménologique de l'écologie que Bate préfère le terme d'écopoétique à celui d'écocritique, qui met davantage l'accent sur sa dimension politique<sup>9</sup>.

D'autres auteurs voient au contraire dans cet héritage romantique un danger pour l'écologie et l'écopoétique. Timothy Morton, spécialiste de la poésie romantique, en dénonce les présupposés idéologiques, dans une perspective plus ou moins marxiste. Il reproche aux romantiques d'esthétiser l'environnement pour le transformer en paysage ; pour Morton, l'appréciation esthétique de la nature relève de la même attitude que celle du consommateur qui regarde dans la vitrine d'un magasin une marchandise à sa disposition : « le romantisme est le consumérisme ; le consumérisme est le romantisme<sup>10</sup> ». En fait, c'est l'idée même de nature qui fait, selon Morton, obstacle au renouvellement de l'esthétique environnementale et à l'avènement d'une véritable pensée écologique. Un de ses essais s'intitule : *Ecology Without Nature: Rethinking Environmental Aesthetics*.

Il n'est pas le seul parmi les penseurs contemporains de l'écologie à critiquer l'idée de nature, et plus encore, le sentiment de la nature. Il conviendrait de rejeter cet héritage du

---

3. Edgar Morin, *La Méthode*, t. I, *La nature de la Nature*, Paris, Seuil, 1977, p. 343.

4. Bertrand Guest, *Révolutions dans le cosmos*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 457.

5. Claire Jaquier, « Écopoétique : un territoire critique », *Fabula*, atelier de théorie littéraire, 2015.

6. Jonathan Bate, *Romantic Ecology: Wordsworth and the Environmental Tradition*, Londres / New York, Routledge, 1991.

7. « William Wordsworth remains the founding father for a thinking of poetry in relation to place, to our dwelling upon the earth » (Jonathan Bate, *The Song of the Earth*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2000, p. 205).

8. Wordsworth « offers not a view in the manner of the picturesque, but an exploration of the inter-relatedness of perception and creation, a meditation on the networks which link mental and environmental space » (*ibid.*, p. 148).

9. « Ecocriticism does have a contribution to make to green politics [...] but its true importance may be more phenomenological than political. If that is the case, 'ecopoetics' will be a more helpful denomination than 'ecocriticism' » (*ibid.*, p. 75).

10. « Romanticism is consumerism; consumerism is Romanticism » (Timothy Morton, *Ecology Without Nature: Rethinking Environmental Aesthetics*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2007, p. 110).

romantisme, car il perpétuerait une attitude foncièrement anthropocentrique voire égocentrique à l'égard de la nature, considérée comme un simple miroir des passions ou des aspirations humaines. Ce reproche de subjectivisme est repris de façon récurrente par les critiques qui valorisent une approche plus objective de l'environnement. Ce que Lawrence Buell appelle les « textes environnementaux » ne doivent pas être anthropocentrés mais écocentrés, l'intérêt humain n'y étant pas le seul intérêt légitime<sup>11</sup> ; Buell rejette donc hors de son corpus les odes de Shelley et de Keats à l'alouette et au rossignol, parce que la personnalité du poète est trop présente dans l'évocation de ces oiseaux. Pierre Schoentjes, auteur de deux ouvrages de référence sur l'écopoétique, reprend la critique que John Ruskin faisait déjà de la *pathetic fallacy*, qui résulte de la projection des sentiments et des émotions du poète sur la nature<sup>12</sup>. Les écrivains qui ont sa préférence ont « tourné le dos à l'illusion lyrique qui permettait aux romantiques [...] de célébrer la nature en restant aveugles à la misère sociale et à celle des animaux, deux des fléaux du 19<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup> ». Il les loue de faire « une part plus large au savoir positif de l'histoire naturelle<sup>14</sup> », rejoignant ainsi la position défendue par Allen Carlson, pour qui une appréciation esthétique appropriée de la nature en tant que telle doit être fondée sur une connaissance scientifique de ses propriétés objectives<sup>15</sup>.

Or le sentiment romantique de la nature, dans ses expressions les plus profondes, déjoue l'opposition du subjectif et de l'objectif. Loin d'être incompatible avec une approche scientifique des phénomènes naturels, il peut la susciter, l'accompagner ou en procéder. Ce sont des savants qui lui ont donné certaines de ses définitions les plus remarquables. Si l'on en croit Justine de Reyniès, c'est Alexander von Humboldt, naturaliste et géographe, qui a le premier employé le mot *Naturgefühl* dans son acception moderne<sup>16</sup> : il résulte selon lui de « l'influence que le monde extérieur a sur nos sentiments<sup>17</sup> ». Humboldt consacre une section entière de son panorama du *Cosmos* à l'expression du sentiment de la nature dans l'histoire des littératures et de la peinture de paysage. Auteur des premiers essais de géographie universelle, Élisée Reclus y intègre l'étude des rapports entre l'homme et la nature ; et, à la fin du célèbre article qu'il a consacré au « Sentiment de la nature dans les sociétés modernes », il se fonde sur la conscience romantique du lien qui unit l'âme humaine à son environnement pour lancer une mise en garde aux accents prophétiques, que pourraient reprendre à leur compte aujourd'hui les écologistes :

- 
11. « The human interest is not understood to be the only legitimate interest » (Lawrence Buell, *The Environmental Imagination. Nature Writing, and the Formation of American Culture*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1995, p. 7).
  12. John Ruskin, « Of the Pathetic Fallacy », *Modern Painters*, t. III, New York, J. Willey & Son, 1865, p. 156-172.
  13. Pierre Schoentjes, *Littérature et écologie : le mur des abeilles*, Paris, Corti, 2020, p. 100.
  14. Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu : essai d'écopoétique*, Marseille, Wildproject, 2015, p. 127.
  15. « Appropriate aesthetic appreciation of nature [is tied] closely to scientific knowledge » (Allen Carlson, *Aesthetics and the Environment. The Appreciation of Nature, Art and Architecture*, Londres, Routledge, 2000, p. 11).
  16. Justine de Reyniès, « Sentiment de la nature, *Naturgefühl* : réflexions sur l'histoire d'une notion », à paraître dans les actes du colloque *Littérature, bien commun et environnement*, Paris, ENS éditions.
  17. Alexander von Humboldt, *Cosmos. Essai d'une description physique du monde*, t. I, trad. H. Faye et Ch. Galusky, Thizy / Paris, Utz, 2000 [*Kosmos – Entwurf einer physischen Weltbeschreibung*, 1845], p. 413.

Les développements de l'humanité se lient de la manière la plus intime avec la nature environnante. Une harmonie secrète s'établit entre la terre et les peuples qu'elle nourrit et quand les sociétés imprudentes se permettent de porter la main sur ce qui fait la beauté de leur domaine, elles finissent toujours par s'en repentir. [...] Parmi les causes qui dans l'histoire de l'humanité ont déjà fait disparaître tant de civilisations successives, il faudrait compter en première ligne la brutale violence avec laquelle la plupart des nations traitaient la terre nourricière<sup>18</sup>.

La pensée écologique contemporaine place souvent à l'origine de la crise environnementale le « grand partage » qui a été instauré par la raison moderne entre l'homme et la nature, et qui lui a permis de la dominer et de l'exploiter à son seul profit. Or c'est précisément à cette coupure que la plupart des savants, des penseurs, des artistes et des écrivains romantiques ont cherché à remédier. Leur sentiment de la nature échappe au dualisme hérité de Descartes, qui sépare le sujet et l'objet. Il repose sur un échange entre l'un et l'autre, que Wordsworth définit comme « une noble interaction entre le dehors et le dedans<sup>19</sup> ». Dans la préface à ses *Ballades lyriques*, il écrit : « l'homme et les objets qui l'entourent agissent l'un sur l'autre et réagissent l'un à l'autre pour produire des combinaisons infinies et complexes de plaisir et de douleur<sup>20</sup> ». C'est au point que la pensée n'apparaît plus comme l'apanage exclusif d'un *cogito* souverain, mais comme le résultat d'un partage entre la chose pensante et la chose étendue. Elle est, écrit Wordsworth, « mêlée intimement à tout », habitant « le ciel bleu comme l'esprit de l'homme », « animant toutes choses pensantes, tout objet de pensée, traversant toutes choses » :

<p>[...] I have felt A presence that disturbs me with the joy Of elevated thoughts ; a sense sublime Of something far more deeply interfused, Whose dwelling is the light of setting suns, And the round ocean and the living air, And the blue sky, and in the mind of man ; A motion and a spirit, that impels All thinking things, all objects of all thought, And rolls through all things.</p>	<p>[...] J'ai ressenti, Présence qui inspire et le trouble et la joie De pensées élevées, le sentiment sublime D'une chose mêlée intimement à tout, Qui habite la lumière des soleils couchants, La courbe de la mer et les souffles de l'air, Et aussi le ciel bleu, comme l'esprit de l'homme ; Un mouvement ainsi qu'un esprit, animant Toutes choses pensantes, tout objet de pensée, Traversant toutes choses<sup>21</sup>.</p>
---	--

Ces vers célèbres de Wordsworth annoncent la non moins fameuse proposition d'Aldo Leopold qui nous invite à « penser comme une montagne<sup>22</sup> ». Ils illustrent ce que j'appelle une

---

18. Élisée Reclus, « Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes », *Revue des deux mondes*, 15 mai 1866, p. 379-380.  
 19. « A balance, an ennobling interchange of action from without and from within » (William Wordsworth, *The Prelude; or, Growth of a Poet's Mind*, Livre XIII, vers 375-376, Oxford, The Clarendon Press, 1959 [1850], p. 477).  
 20. William Wordsworth, *Ballades lyriques*, trad. Dominique Peyrache-Leborgne et Sophie Vige, Paris, Corti, 1997 [*Lyrical Ballads*, 1798], p. 83.  
 21. William Wordsworth, « Tintern Abbey », *Ibid.*, p. 316-317.  
 22. Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*, trad. Anna Gibson, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2000 [*A Sand County Almanac: And Sketches Here and There*, 1949], p. 172.

« pensée-paysage » : une pensée qui n'est produite ni par le paysage ni par le seul esprit humain, mais naît de leur rencontre<sup>23</sup>.

### Du paysage romantique

Le sentiment romantique de la nature a trouvé dans le paysage un de ses lieux d'expression privilégiés, car il s'agit d'un espace transitionnel, où se joue une relation à double sens entre l'homme et le monde. On l'interprète souvent de façon unilatérale comme la simple projection des états d'âme du sujet sur la nature environnante. Or il résulte tout autant de l'impression que le paysage produit sur celui qui le contemple. Stendhal écrit : « les paysages étaient comme un archet qui jouait sur mon âme<sup>24</sup> ». Au lieu de se faire maître et possesseur de la nature, l'homme en est ici l'instrument : « Fais de moi ta lyre », dit Shelley au Vent d'ouest<sup>25</sup>. Loin d'être toujours en position dominante vis-à-vis du paysage, le sujet romantique est soumis à son influence. On trouve sous la plume de Senancour une des expressions les plus frappantes de cette dépendance :

Livrés à tout ce qui s'agite et se succède autour de nous, affectés par l'oiseau qui passe, la pierre qui tombe, le vent qui mugit, le nuage qui s'avance ; modifiés accidentellement dans cette sphère toujours mobile, nous sommes ce que nous font le calme, l'ombre, le bruit d'un insecte, l'odeur émanée d'une herbe, et cet univers animé qui végète ou se minéralise sous nos pieds ; nous changeons selon ses formes instantanées ; nous sommes mus de son mouvement, nous vivons de sa vie<sup>26</sup>.

C'est ici le paysage qui est actif, et l'homme est passif, en état de réceptivité, comme Maurice de Guérin qui dit « recevoir au vif et de toutes parts les impressions de l'horizon qui [l']entoure<sup>27</sup> ». Il faut souligner à ce propos le rôle que joue, dans la genèse du sentiment romantique de la nature, une faculté qu'avaient déjà promue la philosophie et la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle : la sensibilité. Or la sensibilité n'est pas réservée à la nature humaine, elle est partagée par d'autres créatures. Dans son *Prélude*, Wordsworth évoque ce partage du sensible, éprouvé dans l'enfance :

To every natural form, rock, fruits, or flower,  
Even the loose stones that cover the highway,  
I gave a moral life: I saw them feel,  
Or linked them to some feeling [...].

À chaque forme naturelle, rocher, fruit ou fleur,  
Même aux pierres éparses qui jonchaient la route,  
Je conférais une vie morale, je les voyais sentir,  
Ou les reliais à quelque sentiment. [...]

23. Voir Michel Collot, *La Pensée-paysage*, Arles / Versailles, Actes Sud / ENSP, 2011.

24. Stendhal, *Vie de Henry Brulard*, Paris, Classiques Garnier, 1953 [1890], p. 16.

25. « Make me thy lyre » (Percy Bysshe Shelley, « Ode to the West Wind » / « Ode au vent d'Ouest », dans *Poèmes*, trad. M.-L. Cazamian, Paris, Aubier-Montaigne, 1960, p. 134 ; traduction modifiée par nos soins).

26. Étienne Pivert de Senancour, « Troisième rêverie », dans *Rêveries sur la nature primitive de l'Homme*, t. I, éd. J. Merlant, Paris, Cornely et Cie, 1910 [1802], p. 41.

27. Maurice de Guérin, *Le Cahier vert*, dans *Œuvres*, t. I, Paris, Le Divan, 1930, p. 234.

I was as sensitive as waters are  
To the sky's influence in a kindred mood  
Of passion; was obedient as a lute  
That waits upon the touches of the wind.

J'étais aussi sensible que le sont les eaux  
Aux influences du ciel, dans un même sentiment  
Passionné ; j'étais obéissant comme un luth  
Qui attend les caresses du vent<sup>28</sup>.

Une place à part doit être faite ici à la météosensibilité, dont Alain Corbin a montré l'importance pour l'anthropologie dix-neuviémiste<sup>29</sup>. Le Centaure de Guérin, sensible aux « plus subtiles impressions de l'air<sup>30</sup> » incarne bien la « condition atmosphérique » du sujet romantique. Le terme d'*impression* réunit en outre les deux dimensions, sensorielle et affective, de la sensibilité : pour ressentir le paysage, il faut d'abord le sentir, accueillir en soi, comme Wordsworth, le « monde puissant de la vue et de l'ouïe » et mobiliser « le langage des sens » :

Therefore am I still  
A lover of the meadows and the woods,  
And mountains; and of all that we behold  
From this green earth; of all the mighty world  
Of eye, and ear, — both what they half-create,  
And what perceive; well pleased to recognize  
In nature and the language of the sense,  
The anchor of my purest thoughts, the nurse,  
The guide, the guardian of my heart, and soul  
Of all my moral being.

Et ainsi je demeure  
Amoureux des prairies, des bois et des montagnes,  
De tout ce que l'on voit de cette terre verte ;  
Je demeure amoureux de ce monde puissant  
De la vue et de l'ouïe, par tous les deux créé  
En partie et perçu ; heureux de reconnaître  
Dans la nature et dans le langage des sens  
L'ancre de mes pensers les plus purs, la nourrice,  
Le guide, le gardien de mon cœur, et l'essence  
De mon être moral<sup>31</sup>.

L'intériorisation du paysage par le cœur et par la pensée suppose une ouverture préalable de la conscience à son dehors. L'« émotion du paysage<sup>32</sup> » n'est pas un état purement intérieur, mais un mouvement de l'âme et du corps qui fait sortir de soi le sujet pour le porter à la rencontre du monde extérieur. Loin d'être foncièrement égocentrique, le sentiment romantique peut aboutir à un véritable décentrement du sujet, qui « s'abîme » dans le paysage, comme le chevalier Harold de Byron : « Je ne vis pas en moi-même, mais je deviens / Une partie de ce qui m'entoure ; et pour moi / Les hautes montagnes sont un sentiment<sup>33</sup> ».

Une telle expérience abolit les frontières entre le moi et le monde, dont les rôles deviennent interchangeable, comme dans la célèbre invocation de Shelley au vent d'ouest : « Be thou me » (toi sois moi), qui telescope abruptement le pronom de la première personne, en position d'objet, et celui de la deuxième, en position de sujet<sup>34</sup>. À force de s'identifier aux

28. William Wordsworth, *Le Prélude : croissance de l'esprit d'un poète*, Livre III, vers 124-128 et 135-138, trad. Maxime Durisotti, Paris, Classiques Garnier, 2016 [*The Prelude; or, Growth of a Poet's Mind*, 1850], p. 126-127 (traduction modifiée par nos soins).

29. Voir Alain Corbin (dir.), *La pluie, le soleil et le vent : une histoire de la sensibilité au temps qu'il fait*, Paris, Aubier, 2013.

30. Maurice de Guérin, *Le Centaure*, dans *Poésie*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1984, p. 206.

31. William Wordsworth, « Tintern Abbey », *op. cit.*, p. 316-317.

32. Voir Catherine Grout, *L'Émotion du paysage : ouverture et dévastation*, Bruxelles, La Lettre volée, 2004.

33. « I live not in myself, but I become / Portion of that around me ; and to me / High mountains are a feeling » (Lord Byron, *Le Chevalier Harold*, chant III, strophe 72, trad. Roger Martin, Paris, Aubier-Montaigne, 1949 [*Childe Harold's Pilgrimage*, 1812-1818], p. 206-207).

34. Percy Bysshe Shelley, « Ode to the West Wind » / « Ode au vent d'Ouest », *op. cit.*, p. 134.

objets qui l'entourent, le sujet finit par perdre toute identité ; tel est le vertige qu'exprime un passage du journal de Guérin :

Si l'on pouvait s'identifier au printemps, forcer cette pensée au point de croire aspirer en soi toute la vie, tout l'amour qui fermentent dans la nature, se sentir à la fois fleur, verdure, oiseau, chant, fraîcheur, élasticité, volupté, sérénité ! Que serait-ce de moi ? Il y a des moments où à force de se concentrer dans cette idée et de regarder fixement la nature, on croit éprouver quelque chose comme cela<sup>35</sup>.

Loin de conforter l'homme dans son autonomie et sa souveraineté, le sentiment de la nature l'amène à reconnaître qu'il en fait partie : « Montagnes, vagues et cieux, ne sont-ils point partie de moi-même et de mon âme, comme je suis partie d'eux ? », demande le chevalier Harold<sup>36</sup>. Lorsque Werther contemplait « du haut d'[un]rocher » son paysage préféré, ce n'était pas pour s'isoler dans une vision surplombante mais pour s'immerger au sein du flux de la vie universelle :

Je voyais tout germer et sourdre autour de moi [...] ; j'entendais les oiseaux animer autour de moi la forêt ; je voyais des millions d'essaims de moucheron danser gaiement dans le dernier rayon rouge du soleil, dont le regard, dans un dernier tressaillement, délivrait et faisait sortir de l'herbe le scarabée bourdonnant ; [...] le bruissement et le va-et-vient autour de moi rappelaient mon attention sur le sol ; [...] la mousse qui arrache à son dur rocher sa nourriture, et le genêt qui croît le long de l'aride colline de sable, m'indiquaient cette vie intérieure, ardente et sacrée qui anime la nature !... Comme je faisais entrer tout cela dans mon cœur ! [...] Toutes les forces impénétrables qui créent, je les voyais, dans les profondeurs de la terre, agir et réagir ; et je voyais fourmiller sur terre et sous le ciel les innombrables races des êtres vivants<sup>37</sup>.

On assiste ici à un renversement de la perspective habituelle, qui n'est plus égo-centrée mais éco-centrée : ce n'est plus le seul point de vue du sujet humain qui anime et unifie le paysage, mais aussi celui d'une multitude de créatures très diverses, douées chacune d'une vie propre et de la capacité d'agir. Ce texte évoque une symbiose éphémère entre l'homme et l'ensemble de la biosphère, qui est toujours menacée par le retour à la conscience de leur séparation, comme le montre le destin de Werther, mais qui sous-tend en profondeur le sentiment romantique de la nature.

Il prend parfois une allure quasi mystique et il est rarement exempt de résonances métaphysiques. La nature revêt aux yeux des romantiques un caractère sacré, qu'elle doit souvent à quelque divin créateur ; mais la source de ce sacré n'est pas toujours transcendante, elle est parfois immanente à la nature elle-même, dans une perspective panthéiste ou animiste, illustrée par exemple par les *Vers dorés* de Nerval, qui nous apprennent que « tout est

---

35. Maurice de Guérin, *Le Cahier vert*, op. cit., t. I, p. 167.

36. « Are not the mountains, waves, and skies a part / of me and of my soul, as I of them ? » (Lord Byron, *Le Chevalier Harold*, chant III, strophe 72, op. cit., p. 207).

37. Johann Wolfgang von Goethe, *Les Souffrances du jeune Werther*, trad. Bernard Groethuysen, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1973 [*Die Leiden des jungen Werthers*, 1774], p. 84-85.

sensible » et qu'« un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres<sup>38</sup> ». Or cette sacralisation de la nature, qui a été très critiquée par les Modernes, est revenue en force dans la pensée écologique contemporaine, qui s'inspire volontiers des travaux de l'anthropologie pour réhabiliter l'animisme des sociétés pré-modernes.

Mais le sentiment romantique de la nature s'appuie souvent sur une physique, qui fait du corps le lien qui unit l'homme à l'ensemble du monde vivant. « La Nature est cette communauté surprenante où nous introduit notre corps », écrivait Novalis<sup>39</sup>. Du fait de sa double nature, animale et humaine, le Centaure de Guérin est obscurément relié aux forces telluriques : « respirant Cybèle », il « bond[it] partout comme une vie aveugle et déchaînée<sup>40</sup> » ; et sa Bacchante offre au soleil levant sa chevelure pour s'imprégner de son énergie<sup>41</sup>. Dépouillée de tout arrière-plan métaphysique ou mythologique, cette participation à la chair du monde se révèle alors avant tout d'ordre physiologique. George Sand insiste par exemple sur le caractère proprement organique de notre rapport à l'environnement, « car nous ne sommes pas des êtres abstraits » ; elle le formule dans des termes qui témoignent d'une véritable conscience écologique avant la lettre : « notre existence s'alimente de tout ce qui compose notre milieu, air, chaleur, humidité, lumière, électricité, vitalité des autres êtres<sup>42</sup> » et, pour elle, la contemplation consiste à « regarder la vie agir dans l'univers en même temps qu'elle agit en nous<sup>43</sup> ».

Ancré dans l'*aisthesis*, le sentiment romantique de la nature comporte aussi bien sûr une dimension esthétique. Or il est plus sensible au Sublime qu'au Beau, comme l'a bien montré Yvon Le Scanff<sup>44</sup>. La beauté d'un paysage peut être appréciée à distance par un spectateur qui lui reste extérieur. L'expérience du sublime suppose une fusion avec la nature qui met en péril l'équilibre et l'identité de celui qui en fait l'épreuve à la fois exaltante et terrible. Les paysages de la haute montagne, récemment découverts, sont particulièrement aptes à susciter cette émotion sublime qui arrache le contemplateur à lui-même et que Rousseau prêtait déjà à Saint-Preux, dans ses lettres écrites du Valais : « on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où on en est<sup>45</sup> ». C'est cet affranchissement des limites de la personne que ressent le Chevalier Harold de Byron, seul face à un paysage grandiose : « Alors s'éveille le sentiment de l'infini, que l'on éprouve dans la solitude [...] ; / Vérité qui à travers tout notre être se répand

38. Gérard de Nerval, « Vers dorés », dans *Les Filles du feu – Les Chimères*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1994, p. 326.

39. Novalis, *Les Disciples à Saïs*, cité et traduit par Jean-Christophe Bailly dans *La Légende dispersée*, Paris, Christian Bourgois, coll. « 10/18 », 1976, p. 9.

40. Maurice de Guérin, *Le Centaure*, *op. cit.*, p. 210.

41. « Je gagnai les collines pour m'offrir à ses traits et devant déplier mes cheveux à la première issue de sa lumière au-dessus de l'horizon ; car on enseigne que la chevelure inondée par les flammes matinales en devient plus féconde » (*ibid.*, p. 218).

42. George Sand, « À Charles Edmond » (23 janvier 1863), dans *Impressions et souvenirs*, Paris, Michel Lévy, 1873, p. 10-11.

43. George Sand, « De Marseille à Menton », dans *Les Nouvelles lettres d'un voyageur*, Paris, Calmann-Lévy, 1877, p. 58.

44. Voir Yvon Le Scanff, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, Seyssel, Champ Vallon, 2007.

45. Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, t. I, lettre 23, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993 [1761], p. 125.

/ Et nous purifie du moi<sup>46</sup> ». Et c'est la même *ek-stase*, au sens étymologique de ce terme, que procure à Carus un vaste panorama :

Quels sentiments s'emparent de toi, lorsque, gravissant le sommet des montagnes, tu contemples de là-haut la longue suite des collines, le cours des fleuves et le spectacle glorieux qui s'ouvre devant toi ? Tu te recueilles dans le silence, tu te perds toi-même dans l'infinité de l'espace, tu sens le calme limpide, et la pureté envahir ton être, tu oublies ton moi<sup>47</sup>.

### Une crise de la sensibilité

Ces quelques expressions romantiques du sentiment de la nature prouvent que celui-ci peut échapper à l'égoïsme, au subjectivisme et à l'idéalisme qu'on lui reproche souvent. Il contribue à nous faire prendre conscience de notre appartenance à la communauté des êtres vivants, qui est au fondement même de la pensée écologique : il témoigne non d'un enfermement dans la sphère de la subjectivité mais d'un élargissement du sujet, analogue à celui qu'Arne Næss appelait de ses vœux<sup>48</sup>.

Loin de s'en défier, l'écologie et l'écopoétique contemporaine gagneraient à s'appuyer davantage sur le sentiment de la nature ainsi compris. En effet la crise écologique est aussi, selon Baptiste Morizot, « une crise de la sensibilité » ; il entend par là « un appauvrissement de ce que nous pouvons sentir, percevoir, comprendre, et tisser comme relations à l'égard du vivant. Une réduction de la gamme d'affects, de percepts, de concepts et de pratiques nous reliant à lui<sup>49</sup> ». La défense de l'environnement s'appuie surtout sur les données objectives et quantitatives établies par l'écologie scientifique, qui permettent de mesurer l'érosion de la biodiversité, le réchauffement climatique, l'épuisement des ressources de la planète. Elle devrait aussi prendre davantage en charge non seulement les émotions suscitées par ces phénomènes mais la richesse de nos relations sensibles avec la nature.

C'est pour en rendre compte que Jacques Tassin a élaboré le projet d'une véritable « écologie du sensible<sup>50</sup> ». Elle peut s'inspirer du sentiment romantique de la nature pour explorer ce que je propose d'appeler notre écosensibilité. L'homme est aujourd'hui sensible, dans toutes les acceptions du terme, à son environnement. Il le perçoit par tous les sens et il le ressent dans son âme et dans son corps : une écophénoménologie pourrait explorer cette dimension sensorielle et affective, dont l'écopoétique devrait étudier plus systématiquement l'inscription dans les textes, à la manière de Bachelard et de Jean-Pierre Richard, dont elle commence tout juste à reconnaître l'apport<sup>51</sup>. « Nature est l'ensemble de ce qui nous

---

46. « Then stirs the feeling infinite, so felt / In solitude [...]; / A truth, which through our being doth melt, / And purifies from self » (Lord Byron, *Le Chevalier Harold*, chant III, strophe 90, *op. cit.*, p. 214-215).

47. Carl Gustav Carus, *Neuf lettres sur la peinture de paysage*, Lettre II, dans C. G. Carus et C. D. Friedrich, *De la peinture de paysage dans l'Allemagne romantique*, trad. Erika Dickenherr, Alain Pernet et Rainer Rochlitz, Paris, Klincksieck, 1983 [*Neun Briefe über Landschaftsmalerei*, 1831], p. 64.

48. Voir Arne Næss, *Écologie, communauté et style de vie*, Marseille, éditions du Dehors, 2013.

49. Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*, Arles, Actes Sud, 2020, p. 17.

50. Voir Jacques Tassin, *Pour une écologie du sensible*, Paris, Odile Jacob, 2020.

51. Voir par exemple Jean-Philippe Pierron, « Bachelard : penseur de l'écologie ? », *Bachelard Studies*, n° 1, 2020, p. 9-12.

touche », écrivait Novalis<sup>52</sup>. Ce qui nous relie à elle, ce sont « les émotions de la Terre », celles que suscitent en nous les mouvements de création et de destruction qui l’animent<sup>53</sup>. Parmi ces affects, il convient de faire une place à l’émotion esthétique que suscitent les paysages, et qui a été souvent à l’origine des actions menées pour la protection de l’environnement. Elle abolit la distance que la science instaure entre le sujet et l’objet : « elle me traverse de part en part en même temps qu’elle me noue au monde », écrit Alexandre Lacroix ; « je sens le monde en moi comme je suis dans le monde<sup>54</sup> ».

Tout autant qu’aux peurs suscitées par les menaces qui pèsent sur la planète et aux scénarios catastrophe qu’elles inspirent, l’écopoétique doit prêter attention à l’émerveillement devant les beautés de la nature qu’expriment encore beaucoup d’écrivains et qui est tout aussi susceptible de rallier les lecteurs à la cause de l’écologie<sup>55</sup>. Si l’écopoétique nous permet de mieux comprendre le sentiment romantique de la nature, elle devrait aussi s’en nourrir et s’en enrichir pour prendre du recul vis-à-vis de l’extrême contemporain et d’une certaine *doxa* écologiste qui risque d’appauvrir sa lecture des textes littéraires d’hier et d’aujourd’hui.

## Bibliographie

- ALBRECHT Glenn, *Les Émotions de la terre*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2020.
- BAILLY Jean-Christophe, *La Légende dispersée*, Paris, Christian Bourgois, coll. « 10/18 », 1976.
- BATE Jonathan, *Romantic Ecology: Wordsworth and the Environmental Tradition*, Londres / New York, Routledge, 1991.
- *The Song of the Earth*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2000.
- BUELL Lawrence, *The Environmental Imagination. Nature Writing, and the Formation of American Culture*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1995.
- BYRON George Gordon, *Le Chevalier Harold*, trad. Roger Martin, Paris, Aubier-Montaigne, 1949 [*Childe Harold’s Pilgrimage*, 1812-1818].
- CARLSON Allen, *Aesthetics and the Environment. The Appreciation of Nature, Art and Architecture*, Londres, Routledge, 2000.
- CARUS Carl Gustav, *Neuf lettres sur la peinture de paysage*, dans C. G. Carus et C. D. Friedrich, *De la peinture de paysage dans l’Allemagne romantique*, trad. Erika Dickenherr, Alain Pernet et Rainer Rochlitz, Paris, Klincksieck, 1983 [*Neun Briefe über Landschaftsmalerei*, 1831].
- COLLOT Michel, *La Pensée-paysage*, Arles / Versailles, Actes Sud / ENSP, 2011.
- CORBIN Alain (dir.), *La pluie, le soleil et le vent : une histoire de la sensibilité au temps qu’il fait*, Paris, Aubier, 2013.
- COUPE Laurence, *The Green Studies Reader. From Romanticism to Ecocriticism*, Londres / New York, Routledge, 2000.

---

52. Novalis, *Les Disciples à Saïs*, trad. Maurice Maeterlinck, dans *Romantiques allemands*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967 [*Die Lehrlinge zu Saïs*, 1802], p. 367.

53. Glenn Albrecht, *Les Émotions de la terre*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2020, p. 17.

54. Alexandre Lacroix, *Devant la beauté de la nature*, Paris, Allary éditions, 2018, p. 325.

55. Julien Gracq regrettait déjà que le roman français d’après-guerre ne fasse aucune place au « sentiment de la merveille », indispensable à l’épanouissement de « la plante humaine », ce « sentiment perdu d’une sève humaine accordée en profondeur aux saisons, aux rythmes de la planète, sève qui nous irrigue et nous recharge de vitalité » (*Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 874 et 879).

- GOETHE Johann Wolfgang von, *Les Souffrances du jeune Werther*, trad. Bernard Groethuysen, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1973 [*Die Leiden des jungen Werthers*, 1774].
- GRACQ Julien, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989.
- GROUT Catherine, *L'Émotion du paysage : ouverture et dévastation*, Bruxelles, La Lettre volée, 2004.
- GUERIN Maurice de, *Le Cahier vert*, dans *Œuvres*, t. I, Paris, Le Divan, 1930.
- *Le Centaure et La Bacchante*, dans *Poésie*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1984.
- GUEST Bertrand, *Révolutions dans le cosmos*, Paris, Classiques Garnier, 2017.
- HUMBOLDT Alexander von, *Cosmos. Essai d'une description physique du monde*, trad. H. Faye et Ch. Galusky, Thizy / Paris, Utz, 2000 [*Kosmos – Entwürfe einer physischen Weltbeschreibung*, 1845].
- JACQUIER Claire, « Écopoétique : un territoire critique », *Fabula*, atelier de théorie littéraire, 2015. [fabula.org/atelier.php?Ecopoetique](http://fabula.org/atelier.php?Ecopoetique)
- LACROIX Alexandre, *Devant la beauté de la nature*, Paris, Allary éditions, 2018.
- LE SCANFF Yvon, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, Seyssel, Champ Vallon, 2007.
- LEOPOLD Aldo, *Almanach d'un comté des sables*, trad. Anna Gibson, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2000 [*A Sand County Almanac: And Sketches Here and There*, 1949].
- MORIN Edgar, *La Méthode*, t. I, *La nature de la Nature*, Paris, Seuil, 1977.
- MORIZOT Baptiste, *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*, Arles, Actes Sud, 2020.
- MORTON Timothy, *Ecology Without Nature: Rethinking Environmental Aesthetics*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2007.
- NÆSS Arne, *Écologie, communauté et style de vie*, Marseille, éditions du Dehors, 2013.
- NERVAL Gérard de, *Les Filles du feu – Les Chimères*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1994 [1854].
- NOVALIS, *Les Disciples à Saïs*, trad. Maurice Maeterlinck, dans *Romantiques allemands*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967 [*Die Lehrlinge zu Saïs*, 1802].
- PIERON Jean-Philippe, « Bachelard : penseur de l'écologie ? », *Bachelard Studies*, n° 1, 2020, p. 9-12. [mimesis-journals.com/ojs/index.php/bachelardstudies/issue/view/52](http://mimesis-journals.com/ojs/index.php/bachelardstudies/issue/view/52)
- RECLUS Élisée, « Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes », *Revue des deux mondes*, 15 mai 1866, p. 379-380.
- REYNIES Justine de, « Sentiment de la nature, *Naturgefühl* : réflexions sur l'histoire d'une notion », à paraître dans les actes du colloque *Littérature, bien commun et environnement*, Paris, ENS éditions.
- RIGBY Kate, *Reclaiming Romanticism. Towards an Ecopoetics of Decolonization*, Londres / New York, Bloomsbury Academic, 2020.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *La Nouvelle Héloïse*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993 [1761].
- RUSKIN John, *Modern Painters*, New York, J. Willey & Son, 1865.
- SAND George, *Impressions et souvenirs*, Paris, Michel Lévy, 1873.
- *Les Nouvelles lettres d'un voyageur*, Paris, Calmann-Lévy, 1877.
- SCHOENTJES Pierre, *Ce qui a lieu : essai d'écopoétique*, Marseille, Wildproject, 2015.
- *Littérature et écologie : le mur des abeilles*, Paris, Corti, 2020.
- SEANANOUR Étienne Pivert de, *Rêveries sur la nature primitive de l'Homme*, Paris, Cornely et Cie, 1910 [1802].
- SHELLEY Percy Bysshe, *Poèmes*, trad. M.-L. Cazamian, Paris, Aubier-Montaigne, 1960.
- STENDHAL, *Vie de Henry Brulard*, Paris, Classiques Garnier, 1953 [1890].
- TASSIN Jacques, *Pour une écologie du sensible*, Paris, Odile Jacob, 2020.
- WORDSWORTH William, *The Prelude; or, Growth of a Poet's Mind*, Oxford, The Clarendon Press, 1959 [1850].
- *Ballades lyriques*, trad. Dominique Peyrache-Leborgne et Sophie Vige, Paris, Corti, 1997 [*Lyrical Ballads*, 1798].
- *Le Prélude : croissance de l'esprit d'un poète*, trad. Maxime Durisotti, Paris, Classiques Garnier, 2016 [*The Prelude; or, Growth of a Poet's Mind*, 1805].